

TRAVAUX ORIGINAUX.

Quelques erreurs en thérapeutique.

(SUITE.)

Abus des calmants.—Un médecin est demandé au début d'une phthisie, à cette période où la toux est encore impuissante à enlever au poumon ses nouveaux produits.—Ce qu'il fera immédiatement sera de donner une dose de morphine ou d'opium, peut être une dose de parégorique avec quelques gouttes de chloroform. Nous sommes à peu près d'opinion que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. C'est si consolant de produire un soulagement prompt, de voir sa réputation en faire son profit.

Cependant, messieurs, n'est-il pas permis de se demander ici si ce traitement continué n'est pas injurieux au patient à qui nous avons à faire? Ne peut-on pas faire les réflexions suivantes : N'y a-t-il pas du danger à produire un soulagement si prompt? Les exigences du malade, soulagé si promptement, ne nous obligent-elles pas à le répéter plus que nous le désirerions? Celui-ci ne négligera-t-il pas d'autres remèdes dont la vertu lui paraît moins douteuse, et qui cependant lui sont plus nécessaires?

Nous sommes à sa merci, et bientôt nous voyons nos préparations opiacées diminuer l'appétit en paralysant les extrémités des nerfs gastriques, nous voyons la constipation survenir par la même action sur les nerfs ganglionnaires du canal intestinal, et conséquemment sur son action péristaltique.

De cette manière notre médication opiacée nous enlève l'arme la plus puissante que nous ayons à notre disposition pour combattre la phthisie, je veux dire la nutrition.

Allons plus loin.—L'opium excite l'action des glandes sudoripares, et augmente ainsi les sueurs nocturnes : et nous savons que la déperdition des sels de l'économie par les sueurs sont des plus injurieuses à l'économie du phthisique. C'est en vain qu'alors nous donnons les extraits de viande, le lait, les préparations de phosphore et les autres sels, ils passent par les